

Lutte des langues à la surface
du globe : rôle de l'Alliance
française : conférence
donnée au Grand Théâtre de
Nîmes le [...]

Gide, Charles (1847-1932). Auteur du texte. Lutte des langues à la surface du globe : rôle de l'Alliance française : conférence donnée au Grand Théâtre de Nîmes le 6 juin 1885 / par M. Ch. Gide. 1885.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

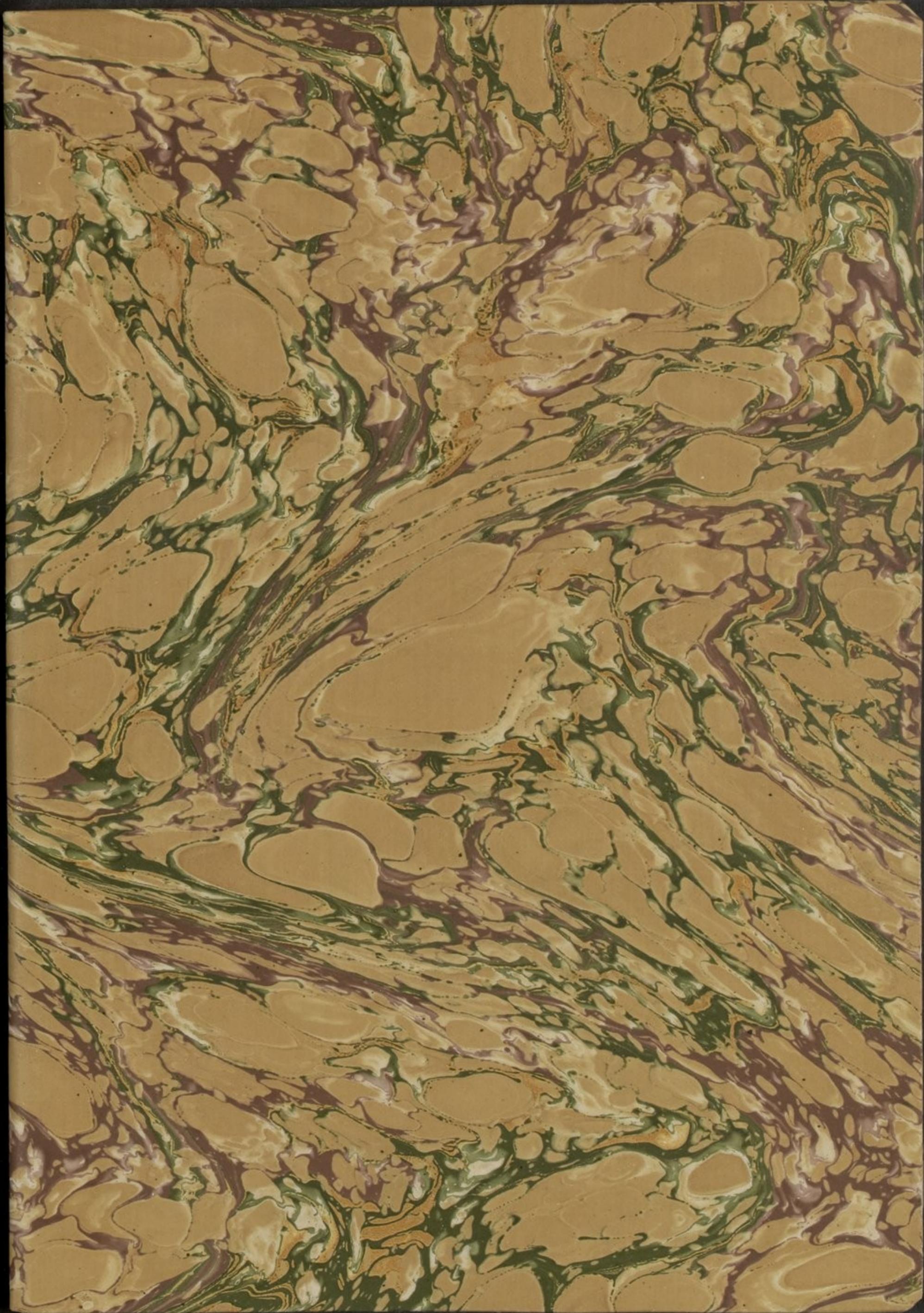
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

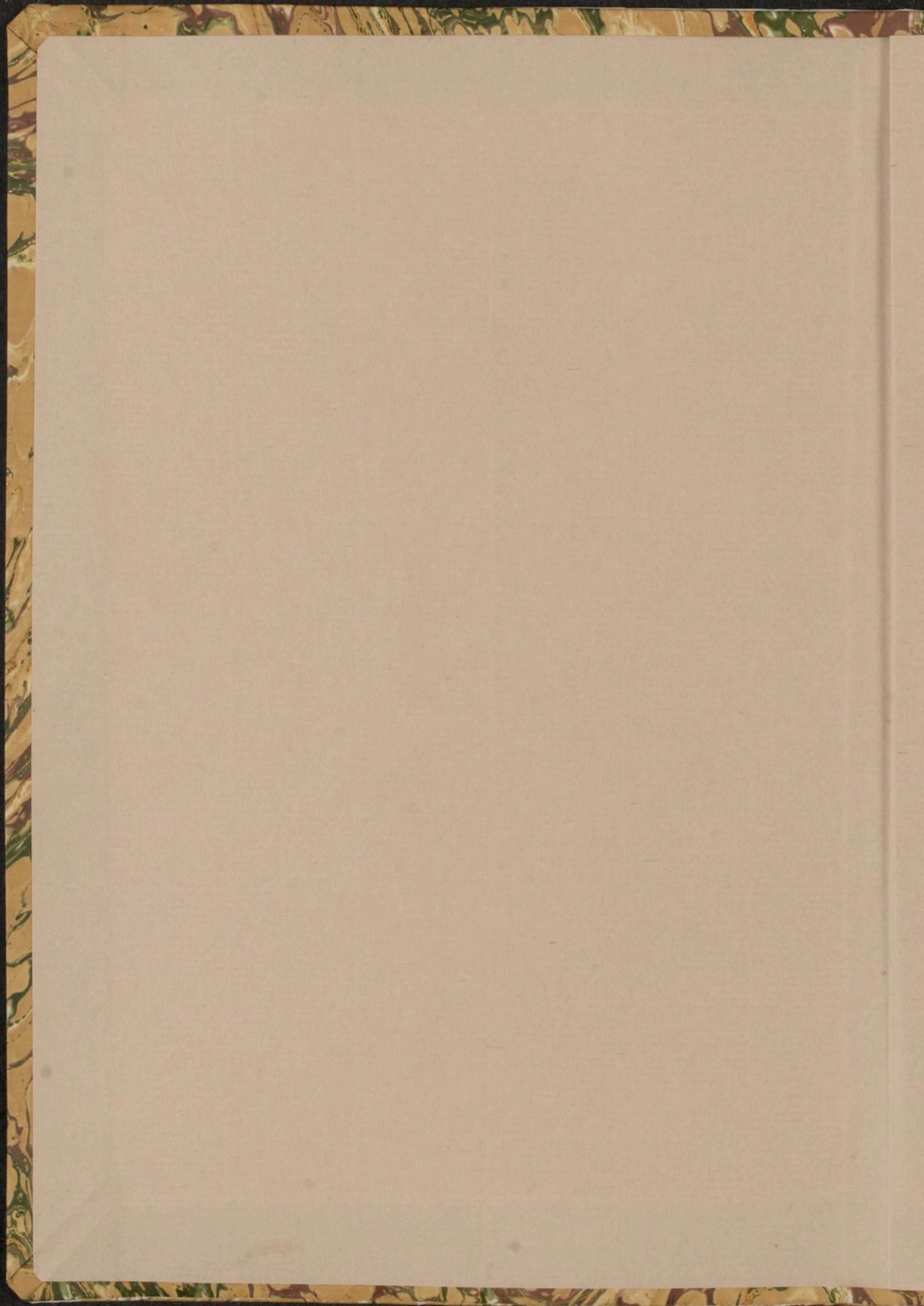
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

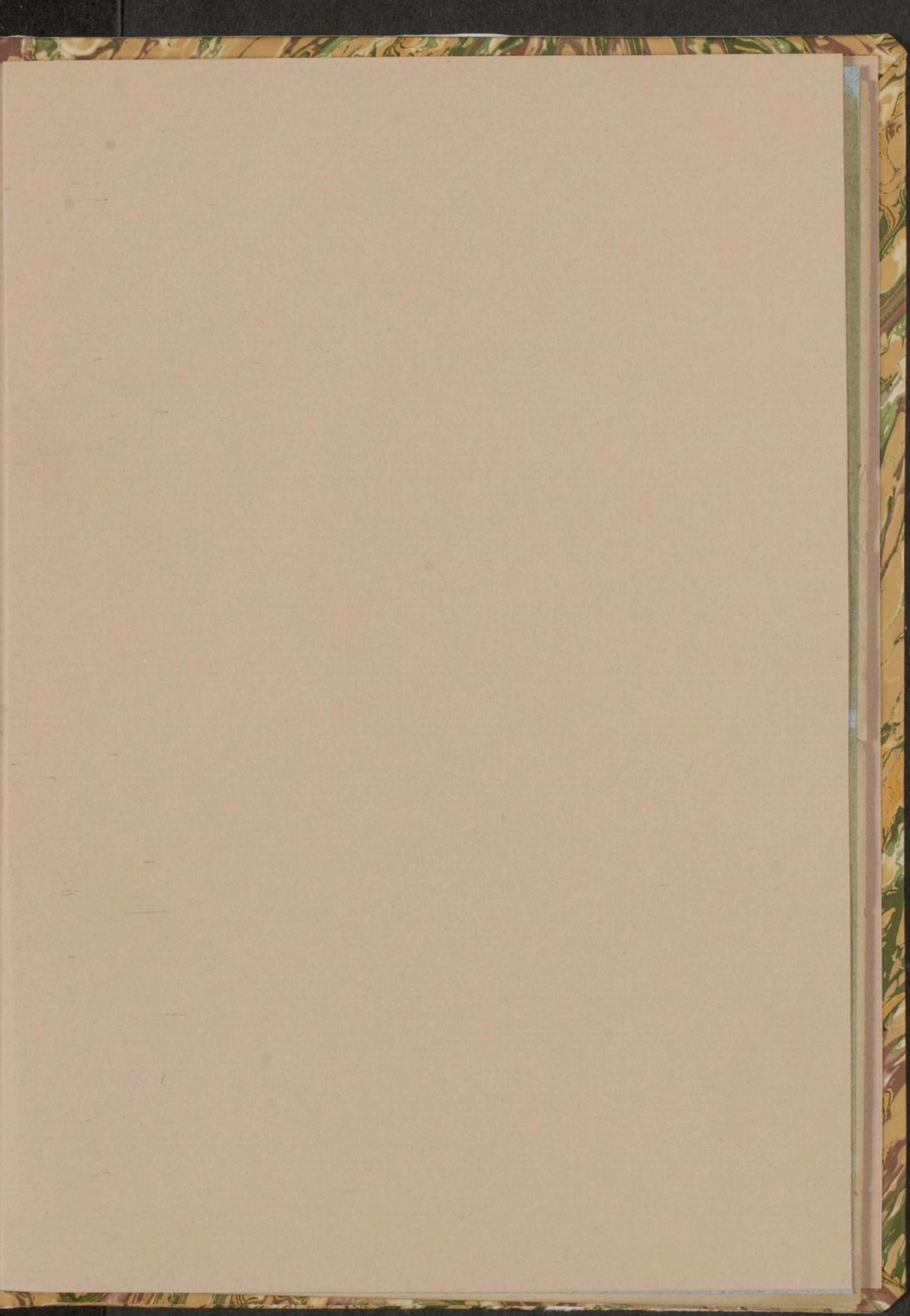
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

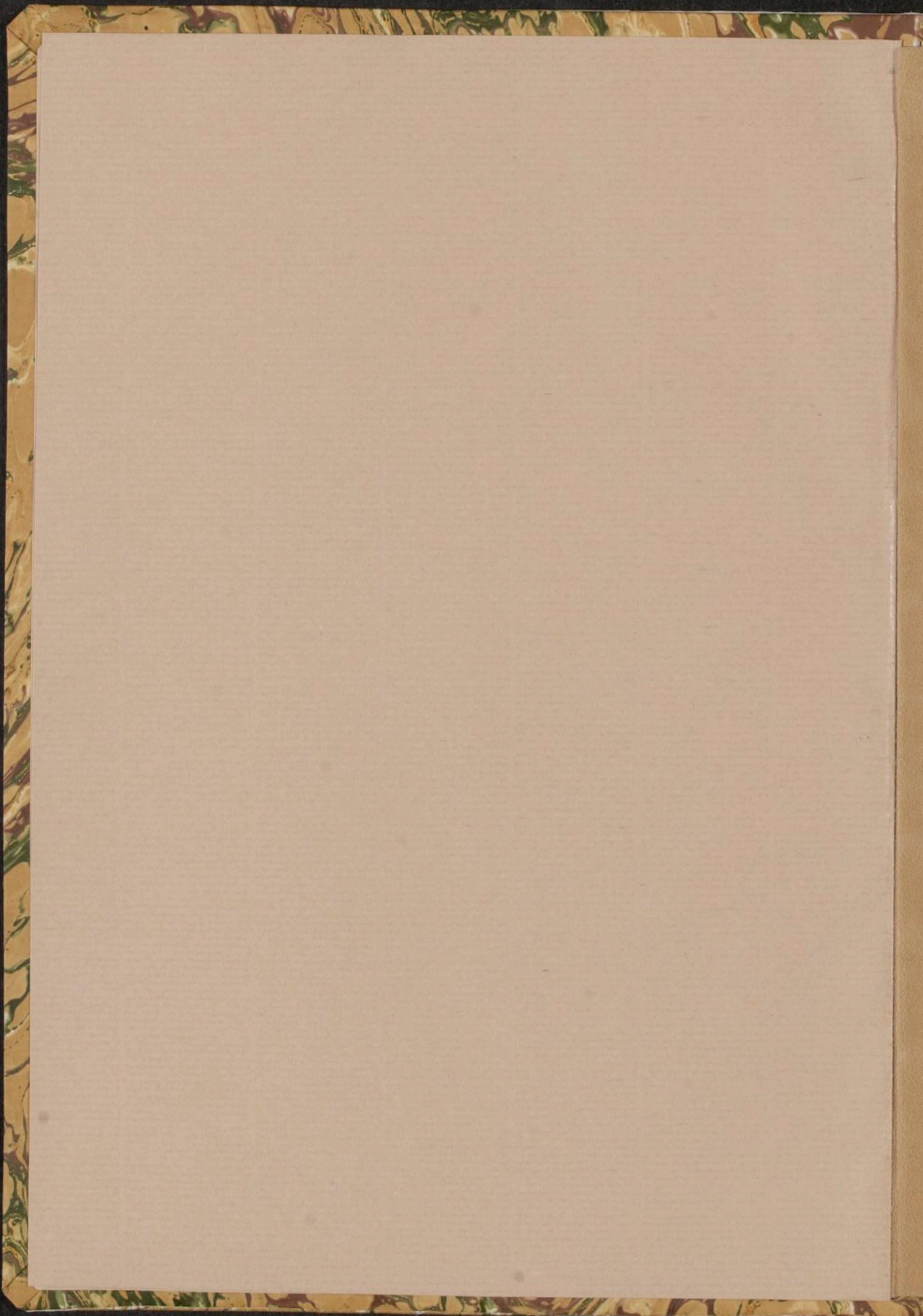
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.









Lég. 89

L'ALLIANCE FRANÇAISE



Association nationale pour la propagation de la Langue française
dans les Colonies et à l'Étranger

LUTTE DES LANGUES

A LA SURFACE DU GLOBE

ROLE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

CONFÉRENCE

DONNÉE AU GRAND THÉÂTRE DE NIMES LE 6 JUIN 1885

par M. Ch. GIDE

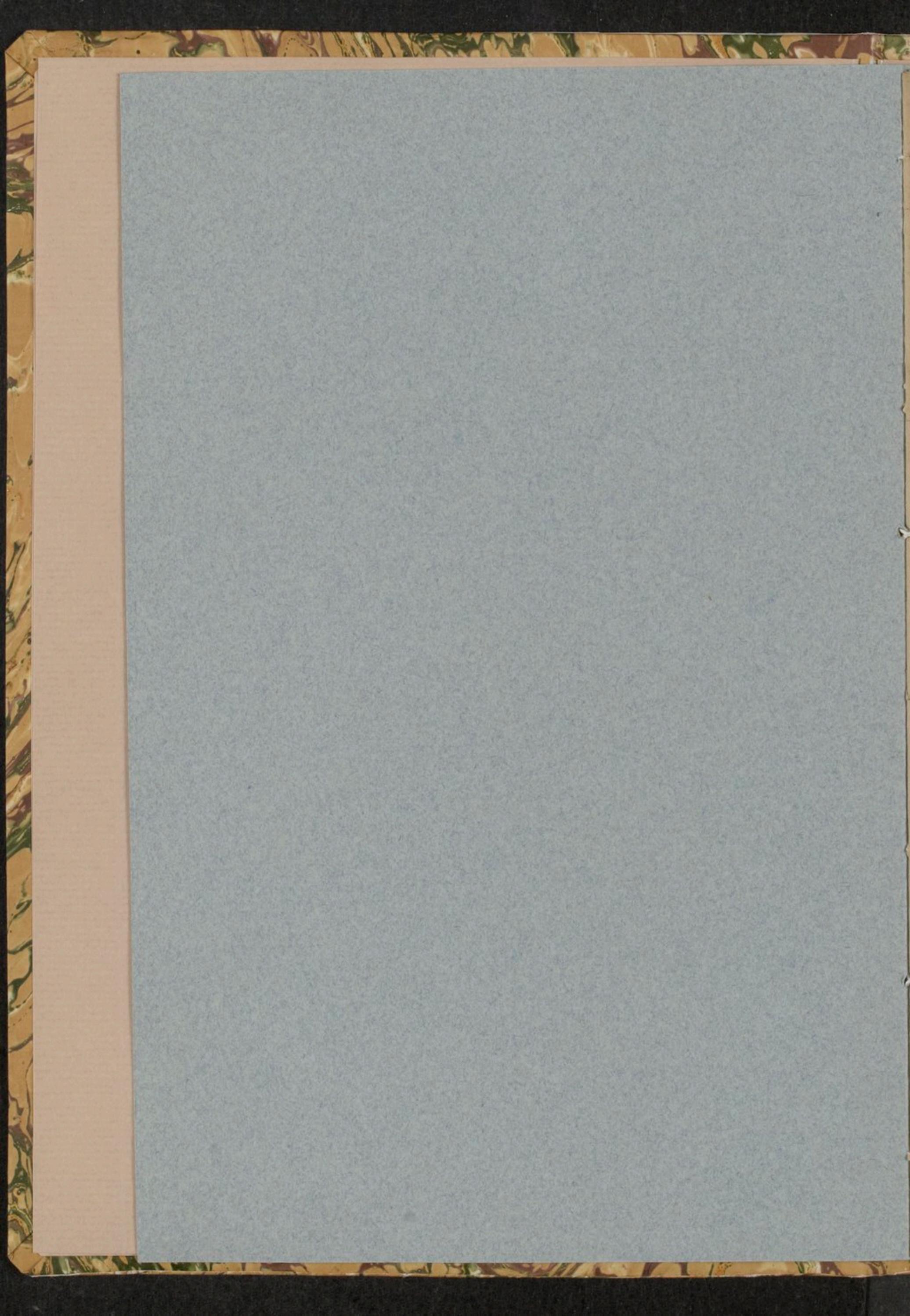
professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Montpellier.

SOUS LES AUSPICES DU COMITÉ RÉGIONAL DE NIMES

NIMES

IMPRIMERIE CLAVEL ET CHASTANIER
12 — rue Pradier — 12

—
1885



lég. 89
306184012

L'ALLIANCE FRANÇAISE

Association nationale pour la propagation de la Langue française
dans les Colonies et à l'Étranger



LUTTE DES LANGUES

A LA SURFACE DU GLOBE

ROLE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

CONFÉRENCE

DONNÉE AU GRAND THÉÂTRE DE NÎMES LE 6 JUIN 1885

par M. Ch. GIDE

professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Montpellier.

SOUS LES AUSPICES DU COMITÉ RÉGIONAL DE NÎMES

NÎMES

IMPRIMERIE CLAVEL ET CHASTANIER
12 — rue Pradier — 12

—
1885

Tandis que, dans la plupart des départements, l'Alliance française n'a effectué son organisation qu'en la faisant précéder de conférences destinées à attirer sur elle l'attention des hommes vraiment dévoués aux intérêts de la France, la région dont Nîmes est le centre avait pu, en effet, constituer son comité directeur, et même voir chaque jour grossir le nombre de ses adhérents, sans adresser d'appel direct au public.

Une fois son existence assurée, le Comité régional de Nîmes a pensé que les grandes et patriotiques idées dont l'Alliance française a la charge, devaient être soutenues et propagées par la parole et par la presse, si hospitalière pour cette œuvre, aussi souvent que possible.

Dans ce but, il a décidé qu'une conférence serait donnée au grand théâtre de Nîmes le 6 juin, et il a confié le soin de la faire à M. Ch. Gide, professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Montpellier.

M. Ch. Gide a accepté gracieusement et de grand cœur cette mission, à laquelle de fortes études l'avaient depuis longtemps préparé.

La municipalité de Nîmes s'est associée à cette pensée, en mettant à la disposition du Comité la belle et vaste salle du grand théâtre. Le public s'est rendu avec empressement à l'appel qui lui était adressé.

M. Ch. Gide a traité de « La lutte des Langues à la surface du globe », du « Rôle de l'Alliance pour la propagation de la langue française », avec une force d'argumentation, une élégance de parole, un tact et une émotion communicative qui ont donné à un sujet, en apparence aride, un charme inattendu, et ont, à diverses reprises, enlevé les applaudissements de l'auditoire. Mais le plus bel éloge qu'il fut possible de faire de cette brillante et substantielle conférence, c'était de la livrer à la publicité, et le Comité s'est empressé

d'en ordonner l'impression, convaincu que la propagation de cette œuvre remarquable sous tous les rapports devrait accroître la prospérité de l'Alliance.

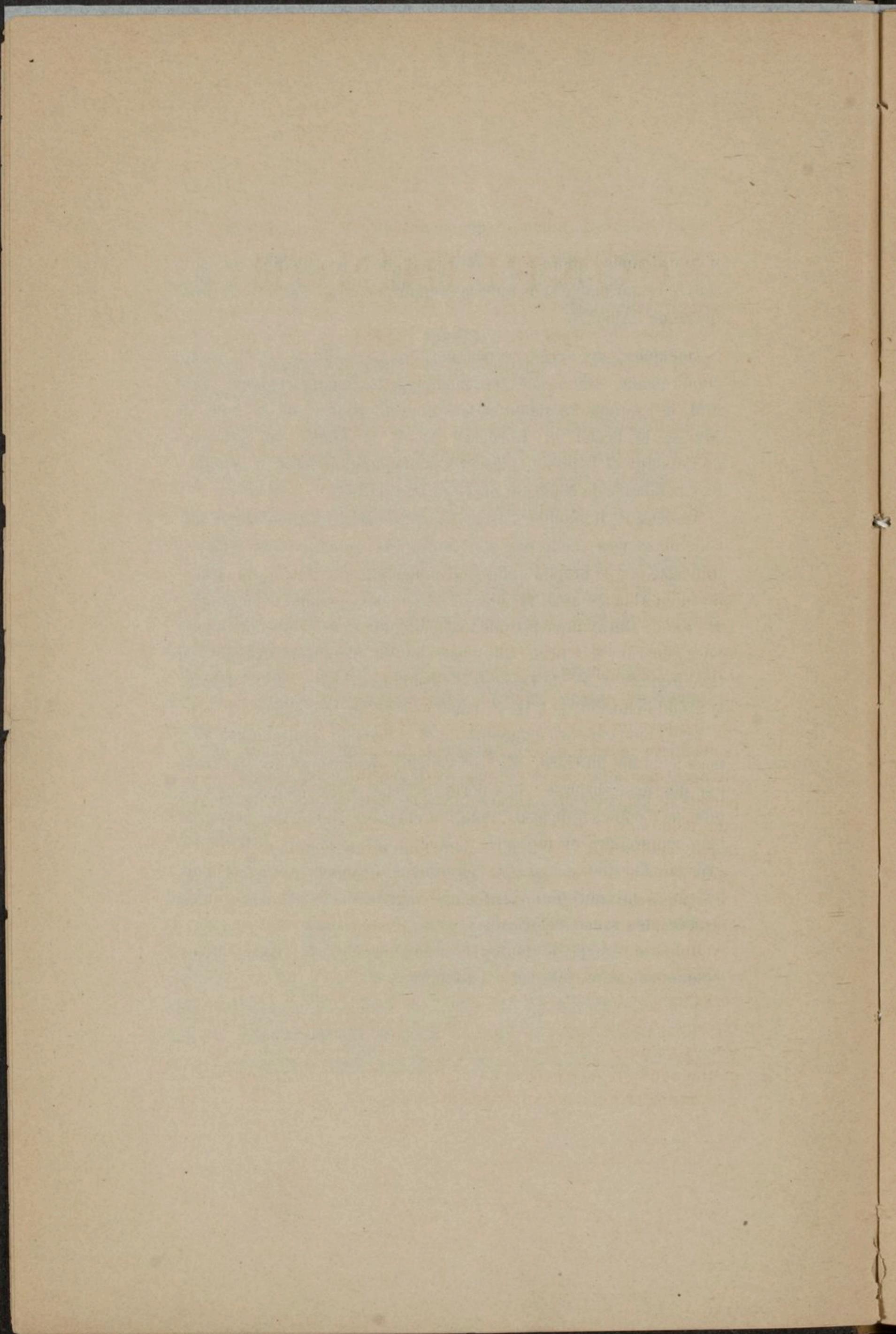
Quelques jours après, un banquet, donné en l'honneur du savant conférencier, réunissait les membres du Comité régional, dont MM. le Premier Président et le Procureur général de la Cour de Nîmes, le Préfet du Gard, le Maire de Nîmes, les généraux de Cossigny et Valessie, plusieurs hauts fonctionnaires et de notables habitants de Nîmes et du Gard font partie.

Au dessert, M. Spuller s'est levé pour remercier de nouveau M. Ch. Gide du service rendu par son admirable conférence à l'Alliance française et à la France ; puis il a demandé la permission de rappeler que l'Alliance avait M. de Lesseps pour président d'honneur, M. Victor Duruy pour président effectif, M. P. Foncin pour secrétaire général ; il a porté un toast couvert d'applaudissements au Conférencier, à M. de Lesseps, le grand français, à M. V. Duruy, le grand historien, et à M. P. Foncin, le grand travailleur.

Après une réponse éloquente de M. Ch. Gide, tout semblait dit ; mais le préfet du Gard, M. Grinanelli, ménageait aux convives une heureuse surprise : il a porté un toast d'une exquise délicatesse aux dames françaises, dont l'intelligence et le cœur savent si bien comprendre et apprécier tout ce qui est généreux et bon ; il a exprimé le vœu — qui sera certainement exaucé — de voir dans les rangs des amis de l'Alliance une légion de ces auxiliaires irrésistibles, les dames françaises.

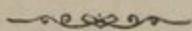
Mais il est temps de donner la parole à M. Ch. Gide, et les lecteurs n'auront rien perdu à attendre.

Nîmes, 18 juillet 1885.



CONFÉRENCE

DE M. CH. GIDE



I

MESSIEURS,

Il n'est aucune langue qui ait fait plus grande figure dans le monde que la langue française. A deux reprises déjà, au XIII^e siècle et au XVIII^e, l'Europe a failli l'adopter comme langue universelle. Voici tout juste un siècle qu'une Académie étrangère, — l'Académie de Berlin, s'il vous plaît, — mettait au concours cette question : « Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? Est-il à présumer qu'elle conserve cette prérogative ? » Il était facile de répondre à la première question, comme le fit en effet Rivarol, que la langue française avait mérité cette prérogative par les services qu'elle avait rendus à la civilisation. Instrument merveilleux de la pensée humaine, forgé et ciselé par les Montaigne, les Bossuet, les Voltaire, il n'était alors aucune autre langue, depuis la langue grecque peut être, qui eût à son actif des titres plus éclatants, aucune qui eût propagé dans le monde plus de grandes idées et les eût revêtues d'une forme plus exquise. Sa royauté à cette époque n'était certes pas usurpée.

Quant à la seconde question : « Est-il à présumer qu'elle conserve cette prérogative ? » le temps seul pouvait donner une réponse. Aujourd'hui qu'un siècle s'est écoulé, que dirons-nous ? Certes, quoi qu'en disent des rivaux trop prompts à nous rabaisser et que nous sommes parfois aussi trop prompts à croire, la langue française n'a pas complètement perdu cette hégémonie.

Elle est restée la langue universelle des gens bien élevés, de la société polie ; elle est le complément indispensable de toute bonne éducation. A côté de l'anglais et de l'allemand, mais plus encore que ces deux langues, le français a sa place marquée dans tout établissement d'instruction. Je lisais, ces jours-ci, dans les journaux, que le Ministre de l'instruction publique d'Italie a décidé de rendre le français obligatoire dans l'enseignement secondaire du royaume. On prétend quelquefois malicieusement que les seuls Français que l'on rencontre à l'étranger sont des cuisiniers, des coiffeurs ou des acteurs : mais on y trouve aussi, ce qui est mieux, bon nombre de professeurs de langue française. Rien que dans la ville de Londres, il y a 2.000 personnes qui font métier de l'enseigner. Dans la haute société de certains pays, en Russie par exemple, même en Hollande, il est de bon ton de ne parler que le français. Il y a, à Dresde, un cercle dans lequel il est interdit par le règlement d'employer toute autre langue.

Le français tend à occuper aussi, dans une certaine mesure, la place qu'occupait le latin au moyen âge, c'est-à-dire à devenir une langue scientifique internationale. Dans les congrès internationaux, qui deviennent de plus en plus fréquents, on l'adopte communément. Il est un certain nombre de savants ou de littérateurs étrangers, surtout ceux qui appartiennent à des pays dont la langue n'est pas très répandue, Danois, Hollandais, Portugais, Russes, Finlandais, Espagnols même, qui publient leurs ouvrages dans notre langue de préférence à leur langue maternelle. J'avais, ces jours-ci, entre les mains, un traité d'économie politique, par un professeur de Madrid, publié en français, — avec beaucoup de fautes, il est vrai — mais l'intention y était. Il se publie depuis deux ans, à Florence, sous la direction de M. de Gubernatis, et avec le concours de collaborateurs de tous les pays, une *Revue internationale* qui est entièrement rédigée en français. Il doit en paraître une analogue en Hollande.

Enfin, vous savez tous que le français est resté, — en principe du moins, et bien que la guerre de 1870 ait un peu ébranlé sa

haute situation, — est resté, dis-je, la langue officielle des cours et des chancelleries.

C'est un fait assez curieux que la langue de la nation devenue la plus démocratique de l'Europe ait conservé ce privilège d'être restée la langue la plus aristocratique. Elle le doit aux titres de noblesse que j'énumérais tout à l'heure, et aussi à son admirable clarté, qui seule, paraît-il, permet aux diplomates qui rédigent des traités, de faire comprendre aux autres et de comprendre bien clairement eux-mêmes ce qu'ils ont voulu dire. Certains cabinets, ceux de Vienne et de Pétersbourg par exemple, rédigent en français non seulement les dépêches qu'ils adressent aux cabinets étrangers, mais même celles qu'ils adressent à leurs propres agents. Toutes les fois que deux souverains, empereurs ou rois, se rencontrent dans ces entrevues qui deviennent fort à la mode depuis quelque temps, c'est en français qu'ils échangent leurs compliments, et quand des plénipotentiaires se réunissent autour d'un tapis vert, s'ils veulent dire du mal de la France, du moins sont-ils obligés de le dire en français !

Voilà certes bien des titres d'honneur ! — Que vous faut-il de plus ? nous demanderez-vous peut-être. — Eh bien, le dirais-je, ils ne me suffisent pas et ne me rassurent pas ! Certes, quand j'entends notre langue parlée avec une pureté exquise et un accent que nous pourrions envier, par tant d'étrangers qui représentent l'élite de leur pays, grands seigneurs ou grandes dames, Russes, Autrichiens, Allemands, Turcs ou même Chinois, témoin ce mandarin qui écrivait naguère des articles pour la *Revue des Deux-Mondes* dans un français si spirituel, j'estime sans doute qu'il y a là un hommage très flatteur rendu à la supériorité de notre langue ; mais combien je serais plus heureux et plus fier si je pouvais entendre baragouiner le français, même avec d'affreux barbarismes, par de petits Kabyles tout déguenillés ou par des négrellons du Niger qui vont tout nus ! Et pourquoi ? Parce que je sais que ces barbares, du jour où ils auront appris le français, seront gagnés à l'influence de la France et deviendront ses

clients, ses amis, ses enfants, tandis que je ne suis nullement certain que ces nobles étrangers soient gagnés à l'influence française. Ce ne sont pas toujours, parmi eux, ceux qui parlent le mieux notre langue qui aiment le mieux notre pays. Ils savaient bien le français, les officiers allemands qui ont fait la campagne de 1870, ils ne le savaient que trop bien !

Ce qui importe à l'avenir d'une langue, ce qui peut seul assurer sa durée et sa prépondérance, ce n'est pas de se voir élevée au rang de langue littéraire, de langue de luxe ; ce n'est pas d'être enseignée aux enfants de bonne maison ou même aux princes ; ce n'est pas d'avoir sa place marquée parmi les arts d'agrément entre le piano et le dessin, — c'est de jeter des racines au milieu de populations de plus en plus nombreuses ; c'est de couvrir des territoires de plus en plus vastes ; c'est de présenter tous les attributs de la vie, à savoir : la vigueur, la croissance et la fécondité. — Quand il s'agit de la vie et de l'avenir d'une langue, la qualité ne peut jamais remplacer la quantité.

Or, voilà justement notre faiblesse. La langue française ne s'étend pas dans le monde : on peut même dire que, relativement du moins, elle occupe une place décroissante, comme je vous le montrerai tout à l'heure. Voilà pourquoi, malgré toute la gloire de notre passé, et ce qui nous reste encore de prestige à l'heure présente, nous ne pouvons pas nous sentir rassurés sur l'avenir. A la question que nous nous posions tout à l'heure : « Est-il à présumer qu'elle conserve sa prépondérance ? » nous sommes obligés de répondre avec un serrement de cœur : cela est très douteux.

*

* *

Le monde, en effet, est envahi aujourd'hui par des langues plus jeunes que les nôtres, pleines de sève, ardentes, remuantes, débordantes, intrigantes, — c'est leur droit, — qui non seulement ne sont pas disposées à nous laisser prendre leur place au



soleil, mais encore, si nous n'y prenons garde, auraient bientôt fait de nous refouler en deçà de nos propres frontières.

C'est de tout temps, du reste, que les langues ont été les unes vis-à-vis des autres à l'état de guerre. Depuis Babel, elles se livrent une bataille acharnée. Elles sont, à cette heure, au nombre de deux cent cinquante environ, les unes parlées par des centaines de millions d'hommes, les autres par quelques milliers seulement, qui s'agitent à la surface de notre planète et se disputent l'empire du monde. Celtiques contre Latines, Latines contre Germaniques, Germaniques contre Slaves, Slaves contre Touraniennes, chacune s'efforce de s'étendre sur le plus vaste espace, de rallier à elle le plus d'hommes possible. Aux frontières communes, elles se poussent front contre front, comme des lutteurs, chacune cherchant à faire reculer son adversaire de quelques semelles, je veux dire de quelques lieues. Aux pays lointains, elles se précipitent, comme des coureurs dans l'arène : c'est à qui prendra la corde pour arriver première.

Ne croyez pas que ce soient là de simples métaphores. Non ; la lutte pour l'existence, qui est la loi de tous les êtres vivants, est aussi la loi historique des langues ; pour elles aussi, malheur aux faibles ! La lutte ne se terminera que par l'extermination de la plupart d'entre elles.—Et ne croyez pas non plus que cette lutte n'ait d'intérêt que pour les philologues ; non, il y a ici un intérêt vital. Il ne faut pas oublier que c'est la question des langues qui a créé la question des nationalités, et c'est le principe des nationalités qui a déjà changé et qui pourra changer encore la face de l'Europe. Si c'est à coups de canon et sur les champs de bataille que les peuples jouent leurs suprêmes parties, cependant c'est dans cette lutte obscure et ignorée de langues que le plus souvent leur avenir se prépare et se décide. Si l'Alsace avait parlé le français, peut-être qu'à cette heure le Rhin serait encore notre frontière ; peut-être que, mieux que nos armées, notre langue l'aurait gardée !

Oui, la lutte que se livrent les langues dans le monde est

grande ; et si nous jetons les yeux sur le champ de bataille, l'aspect en est dramatique et vraiment épique. Ici, la langue Basque réduite, après trois mille ans de lutttes, à une poignée de fidèles, mais protégée par la forteresse naturelle des Pyrénées, dans laquelle elle s'est enfermée, du val de Roncevaux au Jaisquibel, a vu passer à ses pieds les flots successifs de vingt invasions, de races et de langues différentes, sans se laisser emporter ni submerger par elles.—Là-bas, les langues Celtiques, les aînées de la grande famille indo-européenne à laquelle nous appartenons, Breton, Gaëlique, sous la poussée formidable des langues Latines ou Anglo-saxonnes, se sont laissées acculer aux extrêmes confins de l'Europe, en Bretagne, en Écosse, en Irlande, et malgré la force de résistance tenace qui les caractérise, finiront tôt ou tard par être jetées dans l'Océan.—Au centre même de l'Europe, en Lusace, une langue slave, le Wend, détachée du gros de l'armée, s'est laissée envelopper de toute part par la langue allemande et, quoique réduite aujourd'hui à une poignée d'hommes, elle n'a pas encore capitulé ! — Pourrais-je, dans ce pays de Languedoc, oublier un des plus nobles et des plus héroïques de ces combattants, la langue Romane, celle que le plus illustre des siens appelle *lenguo d'amour* ? On la croyait bien morte pourtant et gisante sur le champ de bataille, mais quelques-uns de ses adorateurs fidèles, Mistral, Roumanille, Aubanel, en posant la main sur son cœur, ont reconnu qu'il palpait encore ; ils l'ont relevée d'entre les morts ; ils ont pansé et guéri ses plaies, et la voici qui chante de nouveau d'une voix plus harmonieuse qu'aux jours de sa jeunesse ! (*Applaudissements.*)

Mais si les langues que je viens de nommer subsistent encore et continuent la lutte pour l'existence, que d'autres qui ont définitivement succombé et qui ont grossi la liste funèbre de ces langues que l'on désigne par ce terme si juste et si fort à la fois de *langues mortes* !

Je ne parle pas seulement de ces langues restées classiques, telles que le Sanskrit ou le Latin, mais de tant d'autres ignorées

qui ont à peine laissé un nom ! Il n'y a pas si longtemps encore, en 1778, une des langues celtiques, la langue Cornique, n'était plus parlée que par une vieille femme du district de Cornouailles, près de Penzance. Elle mourut et fut pleurée de quelques savants qui prirent le deuil, non pas de la pauvre vieille femme, mais de la pauvre vieille langue qui était morte avec elle. Cela vous étonne que l'on parle de la mort des langues ? — Pourquoi pas ? Les langues sont vraiment des organismes vivants, qui naissent, grandissent et souvent aussi finissent comme les hommes. Une langue naît dans quelque peuplade inconnue ; elle balbutie d'abord d'une façon plus ou moins indistincte ; peu à peu elle prend conscience d'elle-même ; elle retentit dans la bouche de millions d'hommes ; elle devient la voix d'un grand peuple ; elle éveille des échos aux quatre coins du monde... puis un jour vient où cette grande voix s'éteint ; déjà on l'entend moins ; voici qu'on ne l'entend plus. Seuls, quelques philologues curieux et l'oreille au guet, croient la reconnaître encore dans le patois de quelque village de montagnes ou de quelque île de pêcheurs. Et voilà comment meurent les langues ! Il n'est rien de si triste. Ah ! Dieu garde notre belle langue française d'une fin si misérable ! ou du moins, car nous savons bien qu'elle a fait trop de bruit dans le monde pour jamais devenir une langue inconnue et oubliée, comme celles dont je vous parlais tantôt, Dieu la garde même de devenir jamais une langue d'école, à la façon du latin ! Nous voulons qu'elle ne meure pas, nous voulons qu'elle ne vieillisse pas ; nous voulons qu'elle dure, non pas seulement embaumée dans des dictionnaires poudreux et muets, mais jeune, vivante et vibrante sur les lèvres et dans le cœur des hommes !

Oui, mais pour cela il faut lutter, il faut combattre. Nous avons affaire, en effet, il ne faut pas se le dissimuler, à forte partie. Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des vaincus ou des morts, mais parlons maintenant des vainqueurs. Quelles sont les langues conquérantes qui ont peu à peu refoulé les langues plus faibles et se sont enrichies de leurs dépouilles ? Langues victorieuses, qui êtes-vous ?

*
**

Celle qui apparaît, géante, au premier rang, c'est la langue Anglaise. Le domaine qu'elle a déjà conquis est de plus de 3 milliards d'hectares, plus de trois fois la surface de l'Europe, un quart de la superficie terrestre de notre globe, et elle est parlée à cette heure par un peu plus de 100 millions d'hommes : Anglais, Américains ou Australiens. Mais cette foule déjà si considérable augmente chaque jour, soit parce qu'elle comprend des sociétés jeunes et fécondes, comme les Etats-Unis d'Amérique ou l'Australie, qui doublent de population tous les vingt ou trente ans, soit parce qu'elle comprend des populations immenses, comme les 250 millions d'habitants de l'Inde, parmi lesquelles la langue conquérante s'infiltré lentement mais sûrement ; dans un siècle d'ici, la langue anglaise sera parlée par 300 millions d'hommes, peut-être davantage. Ce sera la langue dans laquelle sera élevé le quart des enfants des hommes ! Heureuse l'Angleterre ! elle peut compter sur l'avenir. Sans doute l'heure présente est pour elle singulièrement troublée ; elle subit à l'extérieur et à l'intérieur une crise redoutable. Mais quand bien même la dynamite, qui vient d'ébranler le palais de Westminster, ferait sauter tout entière cette petite île qui porte le nom d'Angleterre, la vieille Angleterre, *old England*, ne périrait pas pour cela. Vingt peuples, issus de son sang et parlant sa langue, perpétueraient dans les âges les plus lointains, le nom, les idées, les mœurs religieuses et politiques, la pratique du *self government*, l'orgueil héréditaire et, pour tout dire en un mot, le génie même de la mère patrie !

Je vois ici de nombreux lycéens ; ils se rappellent sans doute la promesse que Jupiter faisait aux descendants d'Enée :

His ego nec metas rerum nec tempora pono;
Imperium sine fine dedi.

C'était, en somme, un oracle menteur, car voici bien des siècles que la langue même dans laquelle cette promesse avait été faite,

la langue de Virgile, ne se parle plus. Mais aussi longtemps qu'il y aura des hommes sur terre, on peut compter qu'une grande partie d'entre eux aura la langue de Shakspeare pour langue maternelle.

La seconde langue qui prétend à l'empire du monde et qui en a déjà conquis une bonne part, est une langue hier encore barbare, mais qui compte aujourd'hui quelques écrivains exquis, la langue de Tourgueneff et de Pouchkine, la langue Russe. Son domaine est un peu moins vaste que celui de la langue anglaise, 2 milliards d'hectares environ, mais il est peut être plus imposant, car au lieu d'être dispersé sur toute la superficie de notre planète, il est d'un seul tenant et réuni sous un seul sceptre. De la mer Noire au détroit de Behring, sur une moitié de la circonférence du globe, 160 degrés de longitude, il s'étend en masse compacte. et du reste est en train de grandir à vue d'œil. Depuis un demi-siècle surtout on voit sa frontière orientale courir sur la carte avec une telle rapidité, que le galop même de ses chevaux cosaques ne lui tiendrait pas pied. Et ce n'est pas là un agrandissement factice ; ce ne sont pas là les conquêtes éphémères d'un Attila ou d'un Tamerlan ; non ! c'est la terre cultivée, c'est la population russifiée, c'est la langue russe substituée aux langues indigènes. Ce prodigieux empire ne renferme pour le moment qu'une rare population de 100 millions d'hommes à peine, et sur ces 100 millions d'hommes, il n'y en a guère plus de 60 millions encore qui parlent cette langue, mais elle gagne peu à peu toute l'Asie centrale ; probablement elle s'imposera tôt ou tard à la Perse et à la Chine, plutôt qu'à l'Inde : alors l'empire russe remplira presque l'hémisphère boréal, et, s'il ne se fragmente pas en empires distincts, il y pèsera d'un tel poids qu'il risquera de faire chavirer l'axe du globe. Les autres pays ne seront plus que ses satellites.

La langue qui arrive troisième dans ce grand tournoi est la langue de Cervantès, l'Espagnol. Qui répète sans cesse que l'Espagne est morte ? Sans doute l'empire de Charles-Quint, sur

lequel le soleil ne se couchait jamais, est démembré, mais les morceaux en sont bons encore. Si politiquement l'Espagne ne tient plus une très grande place dans le monde, ethnographiquement son domaine est encore immense et magnifique. A l'inverse de l'empire russe, celui-ci s'étend tout en latitude sur une longueur de 9.000 kilom. Du Nord au Sud, de la mer Verte au détroit de Magellan, il groupe sur les hauts plateaux du Mexique et sur les deux versants de l'interminable Cordillère des Andes quinze Républiques, — sans compter quelques autres morceaux de roi, tels que Cuba ou les Philippines. Pour le moment, la langue espagnole n'est pas parlée par plus de 40 millions d'hommes, mais elle grandira, car elle s'est assurée dès à présent un domaine de 1.200 millions d'hectares, — terres chaudes, plateaux frais, îles parfumées, — sur la plus belle terre et sous le plus beau ciel du monde.

Et il est encore une quatrième langue, à laquelle on ne pense guère, car c'est celle d'un des plus petits pays de l'Europe, le Portugais. La langue du Camoëns n'est guère parlée que par 16 millions d'hommes, au Portugal et au Brésil ; mais elle règne sur 900 millions d'hectares ; elle a reçu pour son lot le bassin du plus grand fleuve (1) qui roule ses eaux à la surface du globe, l'Amazone. Le fleuve-roi n'arrose pour le moment que des forêts vierges et ne nourrit que quelques millions d'hommes, mais ses alluvions plus riches que celles du Nil, et où le grain rend 200 pour 1, sont faites pour nourrir un jour d'innombrables populations.

Telles sont les quatre langues reines. Je ne dis pas que ce sont les seules qui règneront un jour, mais je dis que ce sont celles qui, dès à présent, ont dû se faire leur part en ce monde, et on ne la leur enlèvera pas. Leur avenir est assuré.

(1) Sans parler d'un des grands bassins de l'Afrique, celui du Zambèze, qui probablement aussi lui est réservé.

Il en est d'autres plus illustres par leurs titres littéraires ou scientifiques, plus ambitieuses, plus remuantes, qui cherchent aussi à se faire leur place, mais il n'est pas dit qu'elles y réussissent aussi bien.

Voici, par exemple, la langue Allemande. Fière à bon droit des services éminents qu'elle a rendus à la philosophie, à la poésie, à la science du droit et d'une façon générale à toutes les manifestations de la pensée humaine, elle occupe en Europe une place considérable; elle est la langue maternelle de 60 millions d'hommes. Mais hors d'Europe, elle n'a rien. Déjà elle étouffe dans les 70 millions d'hectares qui constituent son domaine et déverse par delà les océans le trop-plein de sa fécondité; mais la race et la langue allemandes vont se perdre inutilement aux Etats-Unis ou en Australie et ne font que grossir le grand courant de la race et de la langue anglo-saxonne. L'empire allemand s'efforce maintenant de diriger ce flot humain dans des colonies qui n'appartiennent qu'à lui et où il puisse maintenir dans leur intégrité la race et la langue nationale; mais c'est le cas de dire avec le poète :

Il est venu trop tard dans un monde trop vieux.

La place est prise maintenant, et ce n'est pas sur les plages arides d'Angra-Pequêna ou dans l'estuaire fiévreux de Camerouns que se fondera une Nouvelle Allemagne. Même en Algérie, ses colons ne peuvent vivre et faire souche. Ainsi donc, malgré son importance actuelle, le domaine de la langue allemande paraît restreint. Je constate le fait sans satisfaction égoïste, sans rancune mesquine. Je le regrette même : la langue de Kant et de Goethe méritait mieux de l'avenir.

J'augurerais mieux de l'Italien et du Grec moderne. Ces deux langues se propagent rapidement sur le bassin de la Méditerranée, dans l'Asie Mineure, sur les côtes de la mer Rouge et dans le bassin du Nil. Ces deux races, les plus vieilles de l'Europe par leur antique histoire, les plus jeunes par la montée de sève qui

les a fait reflleurir dans ces derniers temps, ont de grandes espérances et des espérances qui pourraient bien se réaliser.

Il est une langue dont le domaine est immense et les conquêtes surprenantes ; il s'étend des bouches du Sénégal aux bouches du Gange et de Constantinople à Zanzibar, je veux parler de l'Arabe. Mais je doute que dans la lutte qu'il soutient depuis douze cents ans, avec des alternatives de succès et de revers contre les langues aryennes, il soit destiné à l'emporter ou même à résister. Malgré des titres glorieux, il n'est pas assez bien armé pour la lutte de l'existence ; il sera un des vaincus dont je parlais tantôt, et d'autres langues, le français, l'italien, le grec, recueilleront son héritage.

Eh bien ! et notre langue à nous, il est temps d'en parler ? A quelle place figure-t-elle dans la bataille ? Est-ce parmi les victorieux ou parmi les vaincus ?

En Europe, le Français est parlé par 45 millions d'hommes environ, en comptant les cantons suisses de langue française, les provinces belges de race Wallonne, une partie de la Lorraine, les îles Anglo-normandes. C'est certainement un groupe respectable, mais il n'est pas en voie de gagner : il perd plutôt. La race française étant très peu féconde, ne déborde pas au-delà de ses frontières naturelles ; elle ne fait pas tâche d'huile comme la langue allemande. Au contraire, ce sont les races et les langues étrangères qui mordent peu à peu sur nos frontières. En Suisse, la proportion des habitants de langue française était, il n'y a pas bien longtemps, de près de $\frac{1}{3}$; elle n'est plus aujourd'hui que de $\frac{1}{4}$. Les départements limitrophes de la France sont peuplés d'étrangers, Espagnols, Italiens, Flamands, Suisses, Allemands, qui y conservent leur langue et leur nationalité.

Mais aujourd'hui l'Europe n'est rien. Ce petit échiquier sur

lequel la politique a si longtemps poussé ses pions et joué ses parties, est désormais trop étroit pour les combinaisons des peuples. C'est dans le monde, dans le vaste monde qu'il s'agit pour eux de se faire une place. Les chefs d'État en ont bien le sentiment, et voilà pourquoi tous aujourd'hui s'empressent de poser leurs jalons avec une hâte et une ardeur qui ne peut prêter à rire qu'à des politiques à courte vue. Eh bien, quelle est, dans le reste du monde, la place qu'occupe la langue française ?

Elle ne tient certes pas dans le monde une place proportionnelle à celle qu'elle occupe dans l'histoire.

C'est tout au plus si dans le monde entier, Amérique, Afrique, Asie et Océanie, on peut trouver 4 millions d'hommes parlant le français. Et remarquez que ces 4 millions ne sont pas concentrés dans une région déterminée comme les Russes en Asie, les Espagnols sur les rivages du Pacifique, les Portugais dans le bassin de l'Amazone, mais disséminés, çà et là, par poignées, — et pour la plupart dans des pays qui ne sont pas soumis à la souveraineté de la France. Le seul groupe de langue française dans le monde qui soit imposant par le nombre et qui surtout nous donne, par son étonnante vitalité, les plus belles espérances pour l'avenir, est le groupe des Franco-Canadiens. Ils étaient 65,000 en 1763 ; ils sont plus de 1,300,000 aujourd'hui, sans compter 500,000 autres qui ont émigré aux États-Unis ! Si cette fécondité ne faiblit pas, dans 118 ans d'ici, c'est-à-dire en l'an 2000 environ, il y aurait, dans l'Amérique du Nord, 36 millions d'hommes parlant le français, dont 26 millions dans le Canada. Grâce à ce peuple, issu des émigrants de nos provinces de Normandie, de Picardie et de Bretagne, l'avenir de la langue française dans l'Amérique du Nord paraît assuré. Sans doute ils ne sont pas nos concitoyens au sens politique de ce mot : ils appartiennent et ils appartiendront toujours, il n'y a pas d'illusion à se faire à cet égard, à un autre État, soient qu'ils restent sujets de la couronne Britannique, ce qui est peu probable ; soit qu'ils adhèrent à la grande république Américaine, ce qui est plus vrai-

semblable ; soit qu'ils forment un État indépendant, ce qui est encore possible ; mais n'importe, nous ne leur demandons pas d'arborer le drapeau tricolore, mais de rester nos concitoyens par les souvenirs, par la langue, par le cœur, comme ils le sont déjà par le sang, et de fonder dans le Nouveau Monde une Nouvelle France : — et c'est à cette tâche, en effet, qu'ils se consacrent avec un amour et une piété filiale pour laquelle notre cœur déborde de reconnaissance ! (*Applaudissements.*)

En dehors de ce groupe héroïque qui est en train de nous conquérir un monde, il faut signaler un groupe important de 200,000 Français environ, ceux-ci relevant de la souveraineté française, qui parlent et propagent notre langue dans l'Algérie et la Tunisie, et nous donnent aussi de magnifiques espérances. Mais partout ailleurs, nous ne trouvons, je le répète, que des groupes faibles, disséminés, et qui n'augmentent guère en nombre. Il est donc à craindre que nous ne soyons appelés à représenter dans le monde une fraction d'une importance sans cesse décroissante.

Cependant ce n'est pas précisément la place qui nous fait défaut. Nous ne disposons pas sans doute de milliards d'hectares, comme les quatre peuples que je citais tantôt ; mais cependant, grâce à nos récentes conquêtes, nous avons encore un assez beau domaine, un peu dispersé il est vrai, fait de pièces et de morceaux, une soixante de millions d'hectares sur l'autre rive de la Méditerranée, peut-être autant dans l'Indo-Chine, une quarantaine de millions dans le Congo, une trentaine de millions au Sénégal, une quinzaine de millions en Guyane, et puis quelques douzaines de parcelles un peu partout, en tout environ quatre fois la France, — et le jour où nous le voudrons, toute la partie nord-occidentale de l'Afrique, de l'Atlas au Niger, dans laquelle nous pouvons tailler en plein drap.

En somme, nous aurions assez de terre ; malheureusement nous n'avons pas assez d'hommes.

Dans ces vastes possessions, la race et la langue française

ne sont représentées que par une infime population, 1/2 million d'hommes environ, en comptant l'Algérie. La proportion des étrangers est à peu près égale à la nôtre en Algérie, et supérieure en Tunisie. En Cochinchine, à la Côte-d'Or, au Gabon, si les étrangers ne sont pas plus nombreux que nous, ils occupent du moins une situation commerciale plus forte.

Vous voyez quelle est la faiblesse d'expansion de notre langue, et vous pouvez juger par là quelle est notre infériorité dans la lutte pour l'existence.

Les autres peuples répandent leur langue et leur influence dans le monde par le seul développement de leur population, c'est-à-dire par le jeu d'une loi naturelle et en quelque sorte fatale. Nous ne pouvons répandre la nôtre que par un travail d'éducation et d'assimilation pénible. Quand on regarde sur une sphère terrestre les colonies anglaises tracer un véritable réseau tout autour du globe, se propager comme à vue d'œil et se suspendre comme des lianes aux flancs de tous les continents, on croit assister au développement de ces plantes parasites dont rien ne peut arrêter la végétation exubérante. La propagation de cette race et de cette langue, comme du reste de la langue russe, a tous les caractères d'un fait naturel, spontané, irrésistible. La propagation de notre langue, au contraire, a tous les caractères d'un fait artificiel, je veux dire qu'elle ne peut être qu'une œuvre d'art et de patience. Il nous faut trouver une race indigène sur laquelle nous puissions, en quelque sorte, greffer notre langue ; or, le greffage est une opération délicate qui demande beaucoup de travail, beaucoup d'argent, beaucoup de temps, et dont le succès n'est jamais assuré. Où peut-on mieux le savoir que dans nos départements ?

La question est maintenant nettement posée, je pense. D'une part, nous ne pouvons espérer maintenir dans le monde le rang et l'influence de la France qu'autant que nous propagerons sa langue ; — d'autre part, nous ne pouvons espérer propager sa lan-

gue qu'autant que nous réussirons à la faire adopter par des races qui l'ignorent encore.

Voilà pourquoi nous ne pouvons rester inactifs, laissant aller tranquillement le cours des choses et nous abandonnant à une concurrence qui nous écrase. Il faut à tout prix faire quelque chose : mais que faire ?

Et voilà justement pourquoi l'Alliance Française a été fondée.

II

Notre association est née le 21 juillet 1883, à 4 heures du soir, dans une des salles d'un cercle de Paris, le cercle Saint-Simon. Elle est donc bien jeune encore, pas tout à fait deux ans. Dieu lui prête longue vie ! Elle a eu pour parrains quelques hommes vaillants, émus du danger que je viens de vous signaler (1). Née de l'initiative individuelle, elle compte, pour vivre et pour grandir, seulement sur les efforts des hommes de bonne volonté.

Elle a été baptisée du beau nom d'*Alliance Française*, pour bien marquer qu'elle ne serait pas une œuvre de parti, mais qu'elle devrait rallier tous les Français sans distinction de couleur politique ou religieuse. Vraiment, ne semble-t-il pas que ce soit là trop de témérité ? Dans notre pays, si profondément divisé, y a-t-il donc une cause quelconque qui puisse rallier tous les Français ? — Oui, une seule peut-être : la nôtre. — Si, en effet, chacun de nous s'inspire d'un passé différent, si nous nous orientons sur des points opposés de la boussole, si même, hélas ! le drapeau national ne peut nous rallier, et si les partis arborent des drapeaux rouges, noirs ou blancs, du moins nous avons ceci de commun que nous parlons tous la même langue ; et quand bien même tous les liens qui devraient réunir des Français viendraient succes-

(1) Présents à la première réunion : MM. Paul Cambon, Foncin, Machuel, Mayrargues, l'abbé Charmetand, Paul Bert, Bernard, Jusserand, Loeb.

sivement à se rompre, n'en restât-il plus qu'un seul, ne serait-ce pas celui-là : l'amour et le culte de notre langue nationale, symbole vivant de l'unité française ?

Or, c'est sur ce terrain que l'Alliance Française vous convie ; c'est cette langue qu'elle se propose de propager au dehors ; la langue seulement, entendez-le bien, et non pas tel ou tel programme politique, tel ou tel *credo* religieux ou anti-religieux. Ce que nous voulons apprendre aux hommes qui viendront à notre école, c'est à penser en français, les laissant libres d'ailleurs de penser tout ce qu'ils voudront.

Au reste, la présence, dans le Comité central et dans les Comités régionaux, des hommes représentant les opinions les plus opposées, le concours qu'ont apporté à notre œuvre des collaborateurs de toute nuance, — un prince de l'Eglise, comme M^{gr} le cardinal de Lavignerie qui, dans cet illustre diocèse de Carthage, où il succède aux Augustin et aux Tertullien, nous a prêté, jusqu'à l'année dernière d'une façon officielle, et aujourd'hui encore d'une façon officieuse, l'appui de sa haute autorité, — des protestants, pasteurs ou laïques, comme M. Paul Melon en Tunisie et en Tripolitaine, et M. le pasteur Viénot, dans nos établissements de l'Océanie, — des israélites comme les membres de l'Alliance Israélite qui, dans les écoles qu'elle ouvre sur tous les points du monde, enseigne le français, et s'applique à faire de ses écoliers les clients de la France, noble témoignage de reconnaissance envers le seul pays qui, depuis cent ans, n'ait jamais persécuté les Juifs, — ce concours unanime, dis-je, en dépit de quelques dissidences locales, atteste que le caractère de notre œuvre a été compris et que notre appel a été entendu.

Je viens de vous présenter notre Société : voilà ce qu'elle est. Voici maintenant ce qu'elle fait, ou du moins ce qu'elle se propose de faire.

Elle se propose tout d'abord de propager la langue française dans nos colonies. On peut même dire que c'est à l'occasion de l'une d'elles, la Tunisie, qu'elle s'est constituée, et c'est là qu'elle

a le mieux réussi. Elle s'est occupée aussi avec succès du Sénégal et de nos possessions d'Océanie. Et certes, les 20 ou 25 millions d'hommes qui sont devenus nos sujets : Arabes, Kabyles, Annamites, Tonkinois, Sakalaves, Ouolofs et Bambarras, seraient plus que suffisants pour notre activité et surtout pour nos ressources. Toutefois, j'estime que là ne devrait pas être notre véritable champ de travail. Dans tous les pays qui relèvent de la souveraineté française, ce serait au gouvernement de la métropole ou à l'administration coloniale que devrait incomber le soin d'enseigner le Français aux indigènes. Malheureusement, il faut bien le dire, le gouvernement qui a tant fait pour l'instruction des citoyens français, n'a rien fait pour l'instruction des indigènes. Les sommes qui figurent au budget, à cet effet, sont absolument dérisoires. On rougit de penser que notre grande colonie d'Afrique ne consacre pas 400.000 francs à l'instruction de la population arabe, ce qui représente, par tête d'enfant et par an, une moyenne de 0 fr. 20, quatre sous ! alors que le gouvernement des Etats-Unis dépense, pour l'instruction des enfants Peaux-Rouges, plus de 100 fr. par tête. C'est pourtant le premier devoir d'un Etat que d'élever et de civiliser les races inférieures qu'il a soumises ; et de sa part, se dérober à ce devoir, c'est abdiquer le seul titre que le droit des gens reconnaisse pour justifier et légitimer la conquête. Il faut espérer que cet état de choses aura un terme ; mais en attendant, l'Alliance Française sera bien forcée de suppléer à l'inertie du gouvernement, et cette tâche absorbera certainement le plus clair de ses ressources.

D'autre part, je ne pense pas non plus que l'Alliance Française doive porter ses efforts dans les pays déjà civilisés et en pleine possession de leur langue et de leur culture nationale, tels que les pays d'Europe ou d'Amérique ou ceux qui dépendent à un titre quelconque d'une nation européenne. Ce serait évidemment perdre son temps que de chercher à les franciser. Que l'Alliance y envoie des livres ou y soutienne des journaux ; qu'elle prête son appui, moral surtout, aux nombreuses colo-

nies françaises qui sont fixées à Londres, à Madrid, à Barcelone, à Moscou, à la Nouvelle Orléans, à San-Francisco, à Buenos-Ayres, à Maurice, pour y maintenir aussi longtemps que possible un foyer d'idées et d'habitudes françaises, rien de mieux ; mais n'y faisons rien de plus.

Notre champ se restreint donc, et en effet il faut bien le restreindre. Il faut se défendre de visées trop ambitieuses. Le monde est grand et nos ressources sont petites. Nous ne pouvons dans ce monde semer le grain à la volée : il y en aurait trop de perdu. Il faut choisir les terrains où la semence aura chance de lever. A mon avis, l'Alliance Française doit s'imposer pour règle de concentrer ses efforts dans les pays indépendants où la langue française a chance de se substituer à la langue indigène, ou du moins d'y devenir langue prépondérante.

Quels sont ces pays ?

Au premier rang, je placerai ce qu'on appelle le Levant, c'est-à-dire la Turquie d'Asie. La langue française jouit dans cet empire, et plus particulièrement dans le Liban et la Syrie, d'une antique influence ; ses titres de noblesse remontent aux croisades, authentiques ceux-là, et quoi qu'on en dise, ils n'ont pas encore perdu tout leur prestige : permettez-moi de vous en donner une preuve, en vous citant quelques lignes d'une lettre d'un Musulman qui occupe une situation considérable dans le Levant.

Nous autres Ottomans, dit le signataire de la lettre, nous savons très bien quelle difficulté est attachée à l'étude d'une langue étrangère quand on veut la bien apprendre. C'est pourquoi nous ne nous occupons que d'une seule langue européenne, le français.

Il importe que nous soyons à la hauteur, non des paroles et des mots, mais des connaissances et des idées des Européens, qui, bien qu'ils aient emprunté en partie leur civilisation, alors qu'elle était en train de se former, aux Arabes de l'Asie et de l'Afrique et surtout de l'Espagne, nous ont maintenant devancés de beaucoup. Pour atteindre notre but, le français nous suffit complètement. Cette langue, la moins étendue par le nombre des

mots de son vocabulaire, la plus claire par ses règles de construction et la plus riche par les idées qu'elle exprime, a formé le goût en Allemagne et a civilisé la Russie. Elle conquerra la Turquie à la civilisation moderne.

Déjà, du reste, la langue française est obligatoire au même titre que le Turc dans presque toutes les écoles supérieures de l'Empire. Et de nombreuses écoles catholiques, arméniennes, israélites et maronites enseignent le français dans presque toutes les villes importantes de l'Asie Turque. Il est même assez piquant de voir les Allemands, les Autrichiens, les Italiens dans les écoles qu'ils multiplient à l'envi pour nous faire concurrence, contraints, pour attirer les élèves, d'avoir au moins un cours de langue française. Les fonctionnaires allemands, qui depuis quelque temps pullulent en Turquie, sont également obligés de savoir le français, à moins qu'ils ne préfèrent apprendre le turc. Ce serait péché que de laisser compromettre par notre négligence une pareille situation. Aussi l'Alliance Française a-t-elle déjà envoyé des livres de distribution de prix, des médailles ou même quelques modestes subventions à une vingtaine d'écoles de diverses religions, à Andrinople, à Brousse, à Baalbek, à Bagdad, à Erzeroum, à Trébizonde, etc. De plus elle a assuré le traitement d'un professeur de français à Andrinople et elle va envoyer au premier jour à Constantinople un professeur et deux instituteurs.

Après le Levant, je placerai au second rang dans l'ordre de nos préoccupations, le Maroc. L'influence française y est déjà grande, et il faut absolument qu'elle grandisse encore. L'Alliance Française a pris déjà quelques mesures préparatoires ; mais il faut agir sans délai et sans bruit.

Voici maintenant l'Égypte, que nous ne prétendons pas conquérir, mais où nous voulons conserver le rang éminent que nous ont valu de glorieuses victoires et de pacifiques travaux plus glorieux encore. Cette terre d'Égypte a vu passer dans ce siècle deux grands Français qui y ont laissé, chacun à sa façon, une trace impérissable de leur passage et entre lesquels l'antithèse serait trop aisée, Napoléon et de Lesseps ; jamais elle n'oubliera leurs

noms et elle n'oubliera pas de sitôt non plus la langue qu'ils parlaient. Port-Saïd, qui sera bientôt une grande ville, est une ville presque tout à fait française. L'Alliance Française y subventionne deux écoles ; l'une congréganiste, l'autre laïque : voilà son impartialité. Elle prépare également la fondation d'une école à Damiette.

Faisons un pas de plus et nous voici en Abyssinie, seule nation à peu près civilisée de l'Afrique, forteresse qui commande tout le bassin du Nil, et où les voyages de M. Soleillet et notre occupation du golfe de Tadjourah nous ouvrent un accès. M. Soleillet nous apprend que le roi du Choa, Ménélick et sa cour, ne demande pas mieux que d'apprendre le français ; il réclame des professeurs, et leur promet le titre de page !

Je me bornerai à citer encore le nouvel État libre du Congo, né d'hier, qui occupe toute l'Afrique centrale et où l'introduction de notre langue se trouve facilitée par une double raison : d'abord parce qu'il a été fondé et qu'il va être gouverné par un souverain de langue française, le roi des Belges : en second lieu, à raison du caractère international qui lui a été conféré par le traité de Berlin. Déjà et comme pour nous indiquer le rôle qui peut être réservé à notre langue dans ces pays encore inconnus, les cartes allemandes qui viennent d'être publiées ont leur légende en Français (1).

On voit par cette rapide énumération que c'est dans le bassin de la Méditerranée et en Afrique surtout que nous plaçons le champ de travail de l'Alliance Française. Et d'une façon générale en effet, c'est sur le continent africain que la France doit porter tout l'effort de sa politique coloniale ; là est pour elle l'avenir et le salut.

Les mots de politique coloniale que je viens de prononcer, vont

(1) Ce fait a même été l'occasion, à la Société de géographie de Berlin, d'un vif débat, à la suite duquel l'éditeur de la carte, Kiepert, a donné sa démission d'associé.

sans doute éveiller les défiances de quelques-uns de mes auditeurs. Voilà le secret de la comédie, diront-ils ; votre œuvre de l'Alliance Française n'est qu'une annexe de la politique coloniale ! — Messieurs, je ne suis pas ici pour faire l'apologie de la politique coloniale, bien moins encore pour la critiquer ; ce n'est pas mon sujet, et la question est trop vaste pour se laisser traiter d'une façon incidente. Cependant, pour ne pas avoir l'air de me dérober, je dirai en passant que je ne partage nullement ces préventions contre la politique coloniale ; j'estime au contraire que la colonisation, même sous la forme militaire, a son rôle marqué dans l'œuvre de la civilisation ; que l'épée, dans ce domaine tout au moins, a fait de grandes choses qui ne se seraient jamais faites sans elles. Mais quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur ce point, toujours est-il que notre œuvre n'a rien de commun avec ce qu'on a appelé une politique d'aventures et de conquêtes. Sans doute, la propagation de notre langue peut servir d'une façon efficace à la colonisation. En travaillant à assimiler la population indigène, elle consolide d'une part nos conquêtes récentes, et d'autre part elle peut préparer pour plus tard des annexions pacifiques. Toutefois, entre la politique coloniale et l'œuvre de l'Alliance Française, il y a cette différence que la première vise l'occupation plus ou moins violente des territoires, tandis que la seconde ne recherche que l'adhésion libre et spontanée des individus. La seule conquête que nous ambitionnons, c'est celle des âmes et des intelligences. : notre seul moyen d'action, l'école : nos seules armes, le livre. Notre Société a pour emblème la tête de Minerve ; mais, bien qu'elle porte le casque, vous savez que la déesse athénienne n'avait rien de commun avec Bellone et qu'elle ne représentait que la Sagesse et l'Intelligence. Je voudrais, pour compléter l'emblème, y ajouter une devise, deux mots seulement : *Non ense, sed libro*, par le livre, non par l'épée. (*Applaudissements.*)

Voilà nos moyens d'action ; ils sont, comme vous le voyez, essentiellement pacifiques, et ils ne pourraient être autrement.

Ainsi donc, vous le voyez, Messieurs, personne ne peut trouver dans ses opinions politiques ou religieuses ni une raison ni même un prétexte pour se refuser à entrer dans l'Alliance. Nous sommes pour le moment au nombre de 8.000, et nous disposons d'un budget d'un peu plus de 80.000 francs. C'est certainement un résultat encourageant après si peu de temps, mais c'est insuffisant. Pour faire quelque chose, il nous faut être 100.000 souscripteurs et disposer d'un budget d'un million au moins, et je compte que nous y arriverons.

..

Je sais, il est vrai, que toute œuvre nouvelle est sûre de rencontrer des détracteurs et des sceptiques. Cet accueil n'a pas fait défaut à la nôtre. Que de fois j'ai entendu ceux qui se piquent d'être des gens pratiques, des hommes d'affaires, me dire : « A quoi cela servira-t-il d'apprendre le français aux étrangers et même aux sauvages ? Il serait bien plus utile d'apprendre aux Français les langues étrangères qu'ils ignorent d'ordinaire ? »

Ah ! comme il connaissait mieux les hommes et les vrais intérêts de son pays, ce poète allemand qui s'écriait dans un vers devenu fameux et passé en proverbe dans son pays : « partout où résonne la langue Allemande, là est la patrie Allemande. »

Le poète a bien dit. N'en est-il pas parmi vous qui aient eu l'occasion de causer avec des voyageurs revenus des pays lointains ? Ne vous ont-ils pas dit quelle émotion joyeuse ils avaient ressentie, quand il leur était arrivé de rencontrer un étranger qui les saluât en français ? Que ce fut l'homme d'une autre race comme un noir de Saint Domingue, ou d'une autre religion, comme un Musulman de Smyrne, ou d'une autre nationalité, comme un sujet britannique de Maurice ou de Québec, n'importe : d'elles-mêmes leurs mains s'étaient tendues comme vers un compatriote. En entendant les accents de la langue familière, ils avaient cru entendre la voix même de la patrie ! (*Applaudissements.*)

Et ils ne se trompaient pas, en effet : parler la même langue, c'est bien, dans une certaine mesure, être compatriote. Parler la même langue, c'est lire les mêmes livres, peut être les mêmes journaux ; c'est s'intéresser aux mêmes questions ; c'est vivre sur ce même fonds commun de traditions, de sentiments et d'idées dont les langues ne sont que le véhicule ; c'est avoir puisé l'instruction aux mêmes sources ; c'est s'être nourri du même lait. Parler la même langue, c'est véritablement être concitoyen d'une même patrie intellectuelle.

Puisque la communauté d'une même langue maternelle est le lien le plus serré qui puisse unir des hommes, après celui de la patrie ; puisque le plus souvent ce lien se confond avec l'idée même de la patrie, que tantôt il la crée, tantôt il la resserre et la maintient, — dès lors, n'est-il pas évident qu'étendre la limite de notre langue, c'est, en réalité, étendre la limite de la patrie, et qu'en faisant adopter notre langue par des peuples de race et de langue différente, nous pouvons nous créer des concitoyens ? Comme le dit Elisée Reclus : « les vraies colonies de la France, sont le pays où se propagent ses idées, où se lisent ses livres, où se parle sa langue. » Et remarquez que ces conquêtes, faites par la langue, sont autrement durables et solides que les conquêtes faites par les armes. Celles-ci sont soumises à toutes les versatilités de la conquête ; celles-là bravent le temps et la fortune. Là où la langue a été une fois implantée et aussi longtemps qu'elle se fait entendre, l'idée de patrie demeure, et le jour où on ne l'entend plus, c'est que la patrie est morte. (*Mouvement.*)

Nous avons donc ici un moyen de remédier à cette stérilité de notre race, que je déplorais tantôt, et qui fait notre faiblesse. Pour un peuple qui ne peut pas ou qui ne veut propager sa race, la propagation de sa langue est encore une précieuse ressource, je pourrais même dire, son unique ressource. Il y a pour les peuples aussi une sorte de filiation adoptive qui peut remplacer dans une certaine mesure la filiation naturelle. En donnant notre

langue à un peuple, nous lui donnons notre nom : il nous appartient.

Quand Rome fut arrivée au terme de sa glorieuse carrière, elle aussi se trouva stérile ; mais déjà elle avait adopté les nations barbares et les avait façonnées à son image et à sa ressemblance, en leur imposant sa langue, ses lois, ses mœurs, son caractère national. Encore à ce jour, Français, Italiens, Espagnols, races latines, nous sommes les fils de Rome et ses héritiers, non pas tous par le sang, car nous sommes de race celtique, mais par notre éducation littéraire et politique ; nous avons été frappés dans le moule romain et l'empreinte est restée ineffaçable. Eh bien, nous ferons ce que fit Rome : Arabes d'Afrique, noirs du Niger et du Congo, Annamites du Tonkin, races barbares, nous vous frapperons à notre image ; nous vous apprendrons notre langue ; nous vous communiquerons notre génie national ; nous vous lèguerons l'honneur de perpétuer notre nom et notre race ; vous serez les filles de la France, et qui sait ? vous ferez peut-être un jour à votre mère plus d'honneur qu'on ne pense !

Mais, même dans les pays qui ne sont pas destinés à s'incorporer jamais à la nationalité française, même chez les peuples qui sont destinés à conserver leur propre nationalité et leur propre langue, là encore la propagation de la langue française ne laisse pas que de présenter une grande utilité pour nous.

Tout d'abord, je dirai aux gens pratiques, à ces hommes d'affaires dont je reproduisais tout à l'heure les critiques, que la propagation de notre langue est un des moyens les plus efficaces de développer notre commerce d'exportation, et par conséquent de remédier à la crise dont souffre depuis quelques années notre industrie nationale. Cette affirmation trouvera peut-être des incrédules : on me répondra que la propagation de notre langue ne nous fera pas vendre pour un liard de plus de marchandises ; qu'en fait d'affaires il n'y a qu'une seule langue qui vaille, celle des chiffres... Les faits leur donnent à cet égard le plus complet démenti, et les statistiques commerciales prouvent que

les pays dans lesquels l'usage de la langue française est le plus répandu, sont justement ceux dans lesquels on achète le plus de produits français. L'explication n'est pas difficile à trouver. Les Anglais, qui sont des gens pratiques, ont un proverbe qui dit : le commerce suit le drapeau : *trade follows the flag*. On peut dire bien mieux encore : le commerce suit la langue. Vous savez que le commerce, de nos jours, ne peut se passer de réclame. Or, quelle meilleure réclame pour un pays pourrait-on imaginer que la propagation de sa langue ? N'est-elle pas plus efficace que de faire flotter au vent un morceau d'étamine ?

Il s'est fondé récemment en France une Association *pour le développement du commerce français à l'étranger*. Cette Société est nécessairement sœur de la nôtre ; nous ne pouvons que nous aider mutuellement, et peut-être un jour même pourrions-nous nous unir d'une façon plus étroite.

Voilà donc deux avantages qui peuvent résulter pour nous de la propagation de notre langue : perpétuer notre nationalité et étendre nos débouchés, nous assurer tout à la fois des héritiers et des clients ; ils sont grands assurément, mais j'en sais un plus grand encore, et c'est à vrai dire celui-là surtout qui nous tient à cœur : étendre l'influence morale de la France dans le monde et agrandir sa sphère d'action.

Si parmi ces sceptiques dont je parlais tout à l'heure, il en est qui s'imaginent que c'est là se payer de mots et faire de la politique de sentiment, quelques-uns ont même dit une politique à panache, je me permettrai de leur dire qu'ils sont désespérément myopes et ne savent voir les choses ni de haut ni de loin. Quoi qu'on en dise, c'est encore le sentiment qui gouverne les hommes. Le rang qu'une nation occupe dans le monde, le patronage qu'elle exerce sur les autres peuples, le nombre d'amis ou de clients qu'elle peut trouver, tout cela dépend beaucoup moins de la puissance qu'elle possède effectivement que de celle qu'on lui prête. Pour un pays, bien plus encore que pour un particulier, le

crédit dont il jouit de par le monde est tout, — ou du moins, tout le reste lui est donné par surcroît.

C'est ce crédit que nous voulons relever, car, il ne faut pas se faire d'illusions, il est amoindri.

Permettez-moi, en terminant, d'appeler votre attention sur ce fait si grave.

J'ai insisté, dans cette conférence, sur l'état stationnaire ou même rétrograde de notre langue. J'aurais pu vous signaler aussi d'autres symptômes, tels que l'arrêt dans la croissance de notre population, les limites presque infranchissables posées désormais à notre extension territoriale, l'inégalité croissante de nos forces militaires, les difficultés qu'éprouve notre industrie et notre commerce à s'étendre au loin. En somme, à presque tous les points de vue, il semble que notre pays ait cessé de croître, tandis que les autres pays ne cessent de grandir. Il semble qu'il soit en train de redescendre degré après degré de ce haut rang où l'avaient porté, par une ascension ininterrompue de mille ans, sa fortune et son génie. C'est là du moins une inquiétude patriotique qui, depuis une vingtaine d'années, s'est emparée de bien des esprits, je ferais mieux de dire, a serré bien des cœurs, et dont Prévost-Paradol, le premier, s'est fait l'éloquent interprète. Peut-être est-ce de ce chagrin-là qu'il est mort.

Certes, nous ne sommes pas des chauvins ; nous ne prétendons pas que notre pays soit le premier du monde, ni même qu'il doive le devenir jamais ; nous ne sommes pas de ceux qui pensent que si le flambeau de la civilisation, que nous avons si longtemps et si dignement porté, venait à s'échapper un jour de nos mains défaillantes, il ne se trouvât aucune autre nation qui fût de taille à le relever et à jouer à son tour le rôle de porte-lumière. Nous prétendons seulement que la France a été dans le passé un des facteurs les plus considérables de la civilisation ; qu'elle est appelée à l'être encore dans l'avenir ; qu'il n'est pas temps pour elle de prendre sa retraite, et que s'il devait arriver un jour qu'elle cessât d'occuper dans le monde une place proportionnée

à ses titres historiques et à ses qualités géniales, ce n'est pas elle seulement, c'est le genre humain tout entier qui se sentirait diminué !

Et en cherchant le meilleur moyen de relever le crédit de la France dans le monde et de lui conserver un rôle digne d'elle, nous n'en avons pas trouvé de plus sûr et, somme toute, de moins coûteux, que de travailler à étendre l'empire de sa langue. Si, en effet, la parole, le verbe, est l'expression la plus haute et la plus caractéristique de la personnalité humaine, la langue que parle un peuple est aussi l'expression la plus complète de son individualité nationale. C'est par elle que son caractère et son génie se manifestent au dehors ; c'est par elle que ses idées rayonnent dans le monde ; c'est elle qui réunit, dans une pensée commune, à travers l'espace et le temps, ces millions de molécules qui, par leur coexistence et leur renouvellement, constituent une société humaine. Et j'ajoute que notre langue est d'autant mieux désignée pour servir d'instrument à notre relèvement, qu'elle est peut-être en définitive ce que nous avons de mieux. Oui, de tout le patrimoine que nos pères avaient amassé au prix de mille ans de travaux et de luttes et qu'ils nous ont transmis, notre langue est encore ce qu'ils nous ont laissé de plus précieux et dont nous pouvons être le plus fier. Notre beau domaine territorial, qui s'étendait de l'Océan jusqu'au Rhin, est amoindri ; notre gloire militaire a été momentanément éclipsée ; notre fortune publique et privée subit une crise douloureuse ; dans le domaine de la science, de l'industrie, du commerce, partout nous trouvons des rivaux, sinon des maîtres, mais notre langue demeure : elle a gardé tout son prestige, et au milieu de tant de deuils, c'est elle qui nous console !

Hier encore, ces funérailles qui ont été un événement (1), ces couronnes envoyées des cinq parties du monde, ces bannières portant des inscriptions de toutes langues, ces représentants de

(1) Les funérailles de Victor Hugo avaient été célébrées le 1^{er} juin.

toutes les nations venus en pèlerinage au pied du Panthéon et communiant à la fois dans un même sentiment d'admiration, qu'est-ce donc que cela, sinon l'hommage le plus éclatant rendu, non pas seulement au génie d'un homme, mais au génie d'une langue dont les œuvres ont servi de modèle à tous ceux qui ont pensé ou écrit, et dont les accents, depuis plus de quatre siècles, ont comme enchanté l'humanité ? (*Applaudissements.*)

Eh bien, nous ne voulons pas que cette grande voix s'éteigne ; nous voulons qu'elle conserve dans le monde cette audience dont elle a joui jusqu'à présent ; nous voulons qu'elle trouve un nombre d'hommes toujours plus grand pour la comprendre, pour la parler et pour l'aimer. Telle est l'œuvre à laquelle nous sommes venus vous inviter ce soir à vous associer. Je le répète encore, en travaillant à étendre les limites de notre langue, nous pensons travailler de la façon la plus efficace à étendre les limites de notre patrie et à édifier sa véritable grandeur. C'est là du moins notre conviction ; je voudrais qu'elle devint aussi la vôtre, et au sortir de ce théâtre, d'où vous avez emporté tant de fois le souvenir de quelque air favori, que vous fredonniez en rentrant chez vous, je souhaite que chacun de vous ce soir entende chanter dans son cœur le refrain de la chanson allemande et puisse redire, comme le poète, avec une légère variante : « partout où résonne la langue française, là est la patrie française ! » (*Double salve d'applaudissements.*)

